

—Alors que faites-vous toute la journée?

—Je bats la campagne.

—Et elle bat la grosse caisse.

—Qui?

—Mais la Petite Mademoiselle, Jacqueline Lugagnan.

—Ah! c'est Mlle Lugagnan? Son père était un ami du mien. Je le croyais procureur de la République quelque part, dans une grande ville du Nord, Amiens ou Lille.

—Dieu! que vous êtes en retard, mon pauvre Pierre, pour un homme pressé! M. Lugagnan a été révoqué, il y a cinq ou six ans, au moment d'être nommé conseiller à la Cour de Paris. Il avait dénoncé un petit Panama. Ce fut encore un tapage. Ces gens-là sont héroïques, mais bruyants.

—Et pourquoi l'appelle-t-on la Petite Mademoiselle? demanda le jeune homme qui avait son idée.

Au lieu de répondre en toute clarté, elle le regarda minutieusement et conclut de cet examen:

—Ce n'est pas une femme pour vous, Pierre.

—Une femme pour moi? Vous savez bien, ma tante, que je ne songe pas à me marier.

—Songez-y, au contraire.

—Je suis un niais, un sauvage. Vous ne me l'avez pas caché tout à l'heure. Les femmes, c'est trop compliqué pour moi. Je préfère mes machines, mes bonnes machines dociles et légères.

Il s'échauffait, il s'excitait comme pour écarter d'injurieuses hypothèses. La vieille dame le considéra d'un oeil pointu et proclama sur un ton définitif:

—Dans tous les cas, on n'épouse pas une jeune fille qui a fait parler d'elle.

—Elle a fait parler d'elle? interrogea-t-il avidement.

—Tout le monde parle d'elle, puisque je vous dis qu'elle est héroïque.

Il respira. Il préférerait cette façon qu'on avait d'en parler. Et sa tante qui était affligée de quelque embonpoint lui parut gonflée de méchanceté. Cependant Mme Richomme passait à Fontaine-Bois pour la personne du monde la plus charitable. Elle donnait beaucoup, mais ne s'en cachait point, au contraire, et ajoutait à ses bienfaits une protection qui était lourde autant qu'efficace. Ses pauvres devenaient ses vassaux. Elle les menait militairement, et ils s'en trouvaient bien. Accoutumée à dominer la ville, elle envisageait dans la popularité soudaine de Mlle Lugagnan sa propre dépossession: aussi ne prisait-elle rien tant que la modestie et la réserve chez les jeunes filles.

Son activité aumônière la maintenait en santé. Contemporaine de Mme de Vavrette-Toziat, qui défrisait la soixantaine, elle portait avec ses bandeaux noirs et sur ses joues presque fraîches dix années de moins. Elle prenait sur le tard une revanche éclatante, personne ne convenait qu'elle eût jamais été plus agréable au regard ou seulement plus mince, ce qui ne flattait pas sa jeunesse outre mesure, tandis qu'on avait vu du jour au lendemain, et avec quelle surprise! Mme de Vavrette-Toziat, après avoir été trop longtemps une blonde et ravissante créature experte à jouer de la prune, accepter tout d'un coup sa défaite et même l'accentuer, l'exagérer, et déployer vis-

à-vis de la vieillesse ce sans-gêne et cette familiarité qu'elle avait tant témoignés à l'amour.

Mme Richomme voulut achever la victoire qu'elle croyait remporter sur son neveu. Elle prit une mine de compassion, celle dont elle se servait abondamment pour ses pauvres:

—Je plains d'avance le mari de la Petite Mademoiselle.

—Et pourquoi, ma tante?

—Ah! le triste sire, il sera mis en miettes.

Elle oubliait totalement feu M. Richomme qui, de son vivant, fut réduit à rien dans sa maison. C'est assez l'habitude des juges d'omettre leur cas personnel.

—En miettes? répéta Pierre Savernay qui ne comprenait pas.

—En chair à pâté, si vous aimez mieux. Épouser une jolie femme, c'est déjà se condamner à l'esclavage. Épouser une femme célèbre, c'est porter doubles fers.

—Mais pourquoi donc est-elle célèbre? Dites-le-moi, je vous en conjure.

—Ne jouez pas l'ignorance. Tout le monde le sait... Car une femme préfère toujours sa beauté à son mari. Et pour sa gloire, à quoi ne la préférerait-elle pas?

Se souvenant de ses chasses, et qu'il fallait souvent ruser pour forcer le gibier, le jeune homme s'avisait d'un stratagème, afin d'obtenir de sa tante ce qu'il désirait savoir. Il prit un air dégouté:

—Sa beauté, j'y consens. Elle éblouit les yeux.

—Elle les crève.

—C'est la même chose. Mais sa gloire: peuh!

Stupéfaite de cette opinion subversive, Mme Richomme hésita un instant sur la direction à suivre, puis donna tout droit dans le panneau, mais si fort qu'elle l'emporta:

—Vous la connaissiez donc, puisque vous osez la nier, mauvais garnement!... Au fond, Pierre, je vous approuve. C'est beaucoup de bruit pour peu de chose.

—Qu'a-t-elle fait de si extraordinaire?

Il allait tout de même un peu loin. Sa tante l'arrêta au moyen de quelques concessions:

—Soyons justes. Evidemment, ce qu'elle a fait est assez courageux. Mais nous toutes, nous avons pris part à la manifestation.

—A la manifestation? répéta Pierre Savernay qui était à l'affût.

Déjà il se disposait à perdre cette ignorance dont il avait un peu vergogne, et à pénétrer ce secret de Polichinelle auquel tout le monde, sauf lui, avait part, lorsque le valet de chambre, que les titres attendrissaient, annonça d'une voix mouillée:

—Madame la marquise d'Allégory.

Il salua la nouvelle venue, imposante personne qui avançait dans un bruissement de soie comme un navire dans le remous des vagues, baisa la main potelée de sa tante et, n'espérant plus rien, il regagna la route, son domaine.

Dès lors commença pour lui une vie frénétique.

A la fine pointe du jour, il enfourchait sa monture d'acier et se ruait sur le grand chemin. Il dévorait les lieues, comme autrefois les kilomètres. Entraîné par une force irrésistible, il ne pouvait plus ralentir. Son véhicule léger, de forme